

Les cigognes
sont immortelles

Alain Mabanckou

Les cigognes sont immortelles



© Éditions du Seuil, août 2018

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0307-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*à la mémoire de ma mère Pauline Kengué,
de mon père Roger Kimangou
et de mon oncle René Mabanckou*

*pour le Capitaine
pour l'Immortel*

*et pour toutes ces cigognes qui volent
au-dessus de nos têtes*

Samedi 19 mars 1977

La parcelle

Maman Pauline dit souvent que lorsqu'on sort il faut penser à mettre des habits propres car les gens critiquent en premier ce que nous portons, le reste on peut bien le cacher, par exemple un caleçon gâté ou des chaussettes trouées.

Je viens donc de changer de chemise et de short.

Papa Roger est assis sous le manguier, au bout de la parcelle, très occupé à écouter notre radio nationale, La Voix de la Révolution Congolaise, qui, depuis hier après-midi, ne passe que de la musique soviétique.

Sans se retourner, il me donne des consignes :

— Michel, ne traîne pas sur ton chemin !
N'oublie pas les courses de ta mère, mon vin rouge, mon tabac, et ne perds pas ma monnaie !

S'il me rappelle de ne pas tramer c'est parce que j'ai l'habitude d'admirer les voitures des capitalistes noirs du côté de l'avenue de l'Indépendance en me disant que je ne les reverrai plus dans ma vie. Je reste debout à les

regarder, à imaginer que plus tard j'en achèterai une, que je la cacherai le soir dans un garage surveillé par des bouledogues auxquels je ferai boire du Johnnie Walker Red Label mélangé avec de l'alcool de maïs pour les rendre dix fois plus méchants que les chiens des Blancs du centre-ville. Ces pensées ne me quittent plus, j'oublie les courses de Maman Pauline, je ne me souviens plus que Papa Roger m'a aussi commandé du vin rouge et de la poudre de tabac qu'il enfonce dans les narines et qui lui fait couler des larmes.

Mon père s'inquiète également pour sa monnaie, du fait que j'ai un problème depuis l'école primaire : les poches de mes shorts sont quelquefois percées, j'y cache des bouts de fil de fer qui me servent à réparer mes savates en plastique au cas où elles tomberaient en panne en pleine rue. Donc, au lieu de mettre la monnaie dans ces poches, je la serre fort dans la main droite. Malheureusement, au moment où je salue les papas et les mamans du quartier que je croise sur ma route (c'est obligatoire de le faire pour qu'ils n'aillent pas rapporter n'importe quoi chez mes parents),

eh bien, la monnaie tombe par terre. Je dois la ramasser sans tarder sinon les gaillards qui fument le chanvre dans les coins des rues vont s'en emparer pour acheter des cadeaux à ces filles très maigres, les *évadées*, qui vadrouillent avec eux. Si nous les appelons les *évadées* c'est de leur propre faute : elles ont fui le domicile de leurs parents, elles sont habillées comme si elles n'étaient pas habillées, on voit tout gratuitement, elles n'ont pas honte de ça, et en plus elles acceptent de faire avec n'importe quel garçon des choses que je ne vais pas étaler ici, autrement on va encore dire que moi Michel j'exagère toujours et que parfois je suis impoli sans le savoir...

Avant de sortir de notre parcelle, je la regarde en détail. Il y a des fils barbelés tout autour. L'entrée c'est juste quatre planches assemblées, avec des espaces pour que nous sachions d'avance qui veut entrer chez nous. Autrefois, pour embrouiller Maman Pauline et Papa Roger, je passais entre ces fils barbelés, d'abord une jambe, puis l'autre, je me retrouvais dehors sans être blessé, et j'allais avec mes camarades du

côté de la rivière Tchinouka pour chasser les hirondelles et les tisserins gendarmes. Mais tout ça c'était quand je fréquentais l'école primaire, et vu que je suis maintenant au collège des Trois-Glorieuses, je peux sortir par la porte.

C'est Maman Pauline qui a acheté cette parcelle, et elle a chargé son petit frère, Tonton Mompéro, de nous bâtir une maison. C'était trop cher de construire en dur, la nôtre est donc en planches. Les Ponténégrins donnent un surnom à ce genre d'habitations, ce sont des « maisons en attendant ». Moi je ne suis pas d'accord avec ça car dans ce quartier il y a beaucoup de familles qui voulaient montrer qu'elles étaient riches, elles ont commencé en dur, puis n'ont jamais posé les fameuses fenêtres qui empêchent d'entendre les bruits du dehors car elles coûtent très cher. Est-ce que ce ne sont pas plutôt ces familles qui ont des « maisons en attendant » ? La nôtre, au moins elle est terminée pour de bon, il n'y a plus rien à ajouter, elle est en planches d'okoumé avec un toit de tôles et des fenêtres en contreplaqué. On a deux chambres : une pour moi, une pour Maman Pauline et Papa Roger. Dans celle de

mes parents ça sent la naphthaline vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cette odeur chasse les cafards et autres insectes qui abîment les wax de ma mère. Le lit est bien rangé grâce à Papa Roger qui a copié la technique des femmes de chambre de l'hôtel Victory Palace où il travaille. D'ailleurs sa patronne, Madame Ginette, est contente de lui : c'est rare de rester vingt ans dans un travail d'hôtel sans dérober les belles nappes de table et surtout les draps fabriqués en Europe.

Dans les chambres de l'hôtel Victory Palace les draps sont tout blancs, Maman Pauline ne veut pas de ça chez nous, elle pense que la couleur blanche c'est pour les cadavres à la morgue de l'hôpital Adolphe-Cissé, elle préfère donc mettre ses propres wax très colorés. Moi ce que j'aime dans leur lit ce sont les grands oreillers et les dessins que ma mère a tricotés dessus : deux oiseaux qui s'embrassent avec leur bec, le plus gros c'est Papa Roger, le plus mince c'est Maman Pauline elle-même. Avec ces oreillers le sommeil est forcément agréable, sans les lions et les panthères qui aiment dévorer les gens dans les rêves au lieu de dévorer les

bêtes méchantes de la catégorie des serpents venimeux ou des scorpions.

Puisque nous n'avons que deux chambres, ça pose beaucoup de complications quand les villageois de notre famille débarquent à Pointe-Noire et ne savent pas où dormir. On ne va pas les chasser, on ne va pas leur dire qu'on ne les connaît pas, alors on les fait coucher au salon sur des nattes parce que s'ils dorment sur de vrais lits ils vont se vanter que c'est maintenant leur maison à eux, et ils y resteront jusqu'à leur mort. En plus de ça, si Maman Pauline et Papa Roger meurent avant eux, ils me jetteront dehors pour hériter de tout.

Dans le salon nous avons une table qui bouge beaucoup, et ma mère dit qu'elle est handicapée, qu'elle a un pied malade. J'ai pour mission d'équilibrer ce pied avec deux petits cailloux quand des personnes importantes viennent manger chez nous. Ces cailloux, je les cache dans l'armoire près de la fenêtre, le seul meuble dont Maman Pauline a hérité il y a deux ans, après la mort de Tonton Albert Moukila qui travaillait à la Société Nationale d'Électricité, la SNE. Des parents villageois venus pour les

funérailles se sont rués sur tous les biens de son grand frère, ils ont demandé à mes cousins de dégager de la nouvelle maison que leur papa avait construite pour eux au quartier Comapon et de se débrouiller ailleurs avec la famille de leur maman. Cet oncle était très gentil, il offrait le courant aux gens de notre ethnie qui n'habitaient pas très loin de sa parcelle, au quartier Rex. Nous sommes trop loin de ce quartier, le défunt Tonton Albert ne pouvait pas tirer un fil depuis là-bas jusqu'à chez nous à Voungou pour nous éclairer gratuitement. Bon, si on n'a pas de courant c'est surtout parce que Voungou est encore un nouveau quartier. Ici il y avait autrefois les cimetières des Vili, la tribu qui vit vers la Côte Sauvage et qui mange les requins alors qu'il y a d'autres poissons moins grands que ça dans la mer. Les chefs coutumiers des Vili ont rasé les jolis cimetières et ont vendu les parcelles sans consulter leurs morts. La vente de ces terrains était une bonne nouvelle pour ceux qui ne pouvaient pas en acheter dans les autres quartiers de Pointe-Noire où vivent les membres du Parti Congolais du Travail avec leur gros ventre et leur calvitie qui brille.

Notre cuisine est dehors, collée à la maison, comme un enfant que la mère porte dans le dos. Il n'y a pas d'accès direct pour y entrer, nous sommes obligés de contourner toute la maison. Les toilettes sont en face, bien éloignées de la cuisine, sans quoi les mauvaises odeurs vont entrer dans la nourriture qu'on est en train de préparer, et ça risque de nous couper l'appétit. D'ailleurs, elles ne méritent pas le nom de toilettes puisque c'est seulement quatre tôles que Tonton Mompéro a rassemblées pour éviter que les passants nous guettent depuis la rue. Quand j'ai envie de faire pipi ou quelque chose d'autre de très grave que je ne veux pas dévoiler ici sinon on va encore dire que moi Michel j'exagère toujours et que parfois je suis impoli sans le savoir, je dois prendre un seau rempli d'eau que je verse à la fin pour que la personne qui viendra après moi ne découvre jamais ce qui s'est passé avant. Mais attention, il faut que je sois vigilant car si je renverse mal l'eau, ça éclaboussera mes pieds, et les mouches me feront la guerre toute la journée.